

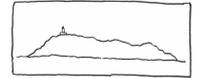


L'île des anamorphoses

version de Samuel Brinon-Vigier, né Vigier

Ce monde qu'il avait en lui, qu'il était, il croyait depuis toujours, avec une heureuse confiance, que personne d'autre ne le possédait aussi riche, aussi chatoyant que lui. Si ce n'est, pour ses proches et ses fidèles, en éprouver l'ombre duplice enfantée par son chant balsamique. Si ses compagnons pouvaient le pressentir, ce monde mouvant, c'était à la délectable condition qu'il en abandonnât à ses concitoyens cette image incertaine et captivante qui naissait dans l'âme de ceux qui écoutaient couler son chant, ravis de sa beauté autant que prisonniers de cette incertitude qu'il y a dans les mots : transportaient-ils la fidèle image ? Une brise dans un reflet de lune inscrit dans le chiffre froissé de l'eau éveillant un sourire de femme, une hanche blanche ; le tourment des ajoncs desséchés par de longs jours arides sous les pas rapides des chevaux bruns ouvrant dans le cristal dur du ciel azuré une brèche de soie, se déroulant en volutes crémeuses, épaissies de suie, abandonnant sur la terre vaincue le feu du ciel en même temps que son eau désirée, et pourtant, alors, tellement source de douleur, d'angoisse ; le parfum ample de l'orchidée développant dans les méandres du crâne qui le respire le vol hagard du papillon – l'étonnement ravi à l'écoute de ses chants qu'il lisait dans le visage devenu idiot des hommes et femmes composant son auditoire le confirmaient dans cette illusion d'être le maître de ce Monde.

Le jour où l'Inconnu échoua sur les rivages sablonneux de l'île enfermant son rêve commença son tourment. Était-ce un Dieu chassé de son règne par ses pairs ? Un brigand exilé de la terre de ses ancêtres ? Et s'il n'était qu'une Ombre née d'un de ses chants... ? L'aède se méfia d'abord, dévoré par l'instinct éveillé par le péril que promène l'étranger, l'inconnu. Puis il s'étonna avec ses compagnons des tours du Noyé : en pilant des fleurs et des graines, il effaça ses plaies mortelles, cependant qu'il en demeura boiteux ; en versant dans une petite grotte le feu sur des pierres noires de l'île, il coulait l'éclair liquide et éveillait dans l'âme éclatante d'armes inconnues des visions inouïes de murs hauts comme des collines, d'hommes debout sur des demeures se déplaçant sur la terre ou la mer ; en étendant les tiges de lin desséchées et les liant avec art, il inscrivit des lois terribles inconnues des hommes et que tous découvraient en tremblant.



Pris de doute sur la solidité et l'épaisseur de son monde en voyant l'Inconnu façonner l'univers, plier les lois de l'espace et du temps, inverser le cours de la vie et de la mort, amollir la solidité des pierres et durcir la fugacité de l'eau, l'écrivain s'approcha de lui pour demander ce qu'il pouvait maintenant lui-même faire, puisque plus personne ne le suivait dans ses errances ivres – puisque lui-même ne s'y abandonnait plus, n'osa-t-il avouer. L'Étranger rit d'un rire cruel, offensant : il lui proposa la charge des écuries de son palais ou bien la surveillance des étals du marché ; qu'il choisît ce que bon lui semblait !

Aux abois, vaincu, l'écrivain rentra désemparé dans sa demeure vide et contempla ses tablettes de buis, celles d'argile, se demandant s'il devait les ravager – et pourquoi ? En tremblant, il inscrivit sur une tablette de buis enduite de cire fraîche les premières lignes d'un chant nouveau, inconnu, troublant, qui laissait sa main lourde, lente, rouler comme une pierre sur la cire scorifiée : son chant rocailleux évoquait l'arrivée de l'Inconnu sur la plage, l'étonnement de tous, mais, brisé par le rire de son triomphateur, l'aède devenu muet – l'écrivain maintenant – n'osait plus s'exprimer en son nom propre, et, anéanti par la puissance de l'homme, il ne se risqua pas à tenter d'employer le sien : ému, le cœur suspendu au-dessus du néant, il fixa les premières lignes de l'aventure du premier homme libre qu'il connaissait dans le monde. Dans des tournures neutres et distantes, humbles cependant, il s'appliqua à consigner la geste quotidienne du Maître de l'île depuis le jour de son arrivée. Fier de son ouvrage, l'écrivain gagnait en assurance, en dextérité, à mesure que son amour pour l'Autre croissait, surpassant celui de chacun de ses concitoyens. Jaloux de son idole comme tout sectaire vénérant une éclipse, un désastre, il enferma ses tablettes dans un coffre inaccessible, n'en parla à nul ami, n'évoqua son œuvre à aucune femme, pas même la sienne.

Le Maître de l'île développa des industries d'art, fit édifier des palais, inventa des religions pour les habiter, des demeures sur la mer et des métiers de sang pour étendre son pouvoir. Cependant, l'écrivain s'étonnait : à mesure que son chant muet prenait de l'ampleur, développait des images effroyables, inscrivait des actes sans pareils, lui-même, dans tout son être, était frappé d'un mal incompréhensible, à l'avancée perfide – lente et inexorable. Un jour, il vit ses mains trembler comme des racines noires, et ne les reconnut pas. Un autre, il s'approcha des chevaux à demi sauvages de son Maître avec crainte, la main huilant de sueur la paille qu'elle serrait, et



leurs naseaux ne frémissaient pas, leurs yeux n'aggravèrent pas leur nuit, leurs muscles ne froissèrent pas leurs flancs, ainsi qu'à l'accoutumée, comme s'il n'était pas là. Lorsqu'il voulut commander son esclave pour une besogne quelconque, il sentit du sable poisseux rouler sur sa lèvre, qui envahissait sa bouche, noyait sa langue, et s'éloigna en tremblant. Ses reflets dans les miroirs l'angoissaient : il y avait trop peu d'ombres, et où avait disparu l'épaisseur ? Les yeux blancs de son fils, né aveugle, l'effrayèrent lorsqu'ils s'offrirent la première fois à sa vue : était-ce là une punition des dieux du Maître, parce que sa main avait tremblé en approchant le couteau sacrificiel de la gorge chaude du bouc, la bête angoissée attendant le geste meurtrier de l'offrande remerciant ces dieux de leur offrande d'un enfant ? Était-ce la conséquence de son propre évanouissement dans un monde interlope fait de silences et d'ombres absentes ?

Cependant, le Maître avait vieilli, et l'âge des conquêtes n'était plus qu'un souvenir lointain. Et le savoir de l'écrivain se tarissait. Un jour, lors d'une cérémonie célébrant une trop maigre moisson, il se prosterna devant son Maître, avec ses anciens amis, la tête enfouie dans la poussière de la campagne et osa un regard aimant sur Lui, mais son regard se dessécha : l'homme qu'il voyait assis sur son trône sis sur le dos de quatre jeunes hommes superbes n'était plus qu'un homme, pis, un vieillard, et la couronne d'or ceignant son front ne flambait plus dans le grand soleil de midi, elle était devenue une ombre lourde, pesant sur un crâne osseux aux yeux morts.

Le Maître devint malade, il ne sortit plus de sa chambre : que raconter désormais se demandait l'écrivain le soir, revenant fourbu de son office ? Qu'avait pu faire le Maître, voir, sentir, penser ? Qu'inscrire sur les tablettes de buis ? Avec effroi, s'assurant à plusieurs reprises que personne de la maison n'approchait de la chambre étroite où il enfermait son travail, il essaya de réciter la jeunesse du Maître. Laborieusement, brisant plusieurs tablettes, perdant les traits abandonnés par son stylet dans des scories cassantes du buis déchiré, il inscrivit quelques lettres, deux ou trois adverbes, une formule maladroite qui commençait approximativement un texte de loi et un chant religieux apportés par le Maître. L'écrivain s'assoupit sur sa table dure en repoussant les traces d'un néant confondant. Au matin, il constata avec effroi qu'il était désormais légèrement plus petit que sa femme. Il ne lui fit pas remarquer, et elle non plus, qui ne lui parlait plus guère qu'avec un visage absent.

Une nuit, l'écrivain fit un rêve qui le tourmenta : un noble vieillard avançait dans des rues de pierre et de feu, le buste ceint d'une tunique de pourpre. Il chantait, et



des jeunes garçons et des jeunes filles enveloppaient son torse ferme comme une colonne de leurs bras ronds, se penchaient craintivement pour contempler la bouche féconde en ouvrant de grands yeux illuminés. L'homme chantait la geste héroïque d'antiques guerriers oubliés par le temps, la gloire de dieux vains et luxurieux, chantait la chute de murs vénérables éboulés sur des corps innombrables tordus par la douleur dans une nuit rayés d'astres instables, tous tombés dans le rêve du blond crin d'une femme au visage confus. La scène se précisa dans son rêve et l'écrivain s'approcha en esprit pour mieux entendre le chant, mais tout s'évanouit dans l'éclair de sang de paupières serrées lorsqu'il constata que l'homme avançait les paupières ouvertes sur de grands yeux blancs.

La nuit était entrée plus loin que jamais dans son esprit. L'écrivain trempé de sueur se leva de sa couche, ouvrit le coffre refermant son œuvre inconnue, sortit en boitant de sa demeure et s'aventura à nouveau dans les sentes et passes de l'île avec ses tablettes, craintif, dans la peur de croiser un regard humain qui aurait contenu un monde. Il contempla les eaux, et elles étaient noires, scruta les étoiles, et elles étaient muettes, inspecta les brindilles pour y deviner les insectes, et ils étaient infirmes. Il fut saisi par la nausée de n'être pas l'Autre qu'il aimait, et de n'être plus lui-même rien.

Il rentra chez lui en courant autant qu'il pouvait, les mollets fouettés par les ajoncs coupants, les joues et la nuque tourmentées par les branchages aigus. Un peu de sang coula sur la tablette qu'il approcha de la lumière tourmentée et fétide de sa lampe : il inscrivit pour la première fois des mots mensongers inventant ses sensations, ses désirs, ses colères et ses doutes qu'il n'avait pu trouver en traversant le corps noir et silencieux de l'île. Il les versa d'une coulée acide qui l'épuisa, brûla son corps et son esprit, le laissant sombrer dans un sommeil noir, agité par l'absence des rêves.

À l'aube, on ouvrit avec effroi la chambre du Tyran. Les cris des suivantes et des prêtresses réveillèrent les fresques pâles des vieux murs craquelés du palais lorsqu'elles découvrirent le vieil homme qui gisait dans la pourpre luisante de son lit, tachée de crottin friable hérissé de paille jaune : sa barbe fleurie d'un sourire las coulait sur son menton, roulait sur sa nuque, laissait dépasser un stylet d'os éclatant qui disparaissait dans l'angle osseux de son épaule. Sa main abandonnée dans le vide indiquait des tablettes brisées au sol, où se profilait l'ombre du nom de l'Écrivain.